*rience; nous avertissent de nos fautes. Ainsi, croyez-moi, votre belle-mère n'est point d'un naturel grondeur, vous pouvez être fort heureuse avec elle, vous n'avez pour cela qu'à bien recevoir ses avis et en profiter,*

L'arrivée de Robert mit fin à cet entretien; les deux jeunes mariées se retirèrent, parce qu'il paroissoit de mauvaise humeur; sa femme lui fit avec douceur quelques questions auxquelles il ne répondit qu'un peu brusquement, Louise vit bien qu'il y avoit entr'eux quelque petite querelle de ménage; elle leur demanda ce qu'il en étoit, et en un instant les raccommoda. *Voilà mon emploi*, leur dit-elle, *je ne suis bonne qu'à cela, venez toujours me dire vos différents, et je vous promets de vous arranger.*

Personne en effet n'étoit plus capable d'y réussir : mais elle avoit tort d'ajouter qu'elle n'étoit pas capable de faire autre chose. Du matin au soir elle travailloit et se chargeoit toujours de l'ouvrage le plus pénible sans que sa belle-fille pût l'en empêcher. Faire le pain, préparer le repas, laver la lessive, raccommoder les habits et le linge, soigner les enfans, tout rouloit sur elle.

Une vieille femme d'Ormoy prétendoit un jour lui faire un scrupule de ce qu'elle prenoit ordinairement le vendredi pour laver son linge. « Cela porte malheur, dit-elle.—Je ne m'en « suis pas aperçue, répondit Louise, je n'au- « rois garde de faire cela le dimanche, parce « que l'Eglise la défendu; mais, pour ce qui « est de tous les autres jours, je crois qu'ils